

*Catherine Decours*

*Khyber Pass*

ROMAN

*Albin Michel*



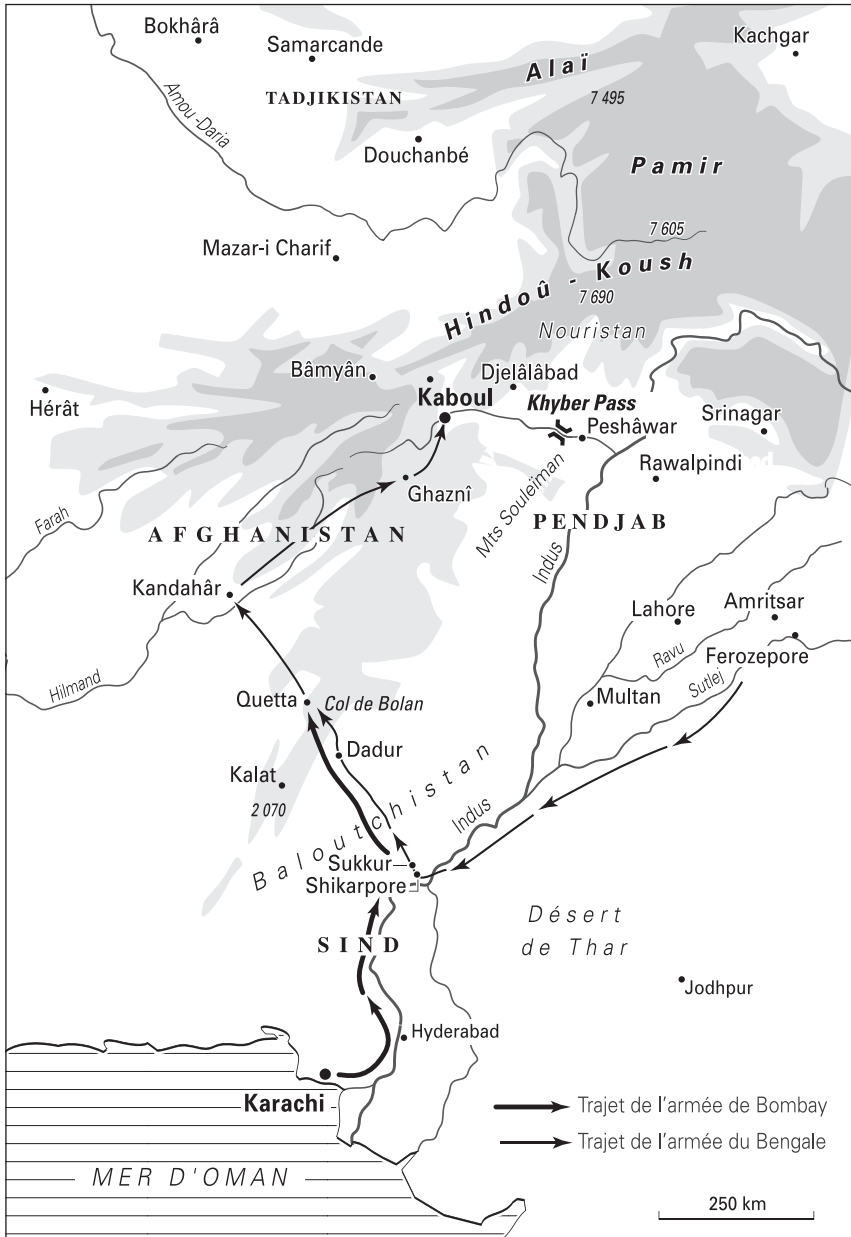
*Pour mon frère, Henri-Pierre*

« Les Écossais ont affronté de grandes épreuves pour la cause du commerce, les Français pour les nécessités du pouvoir ou de l'évangélisation. Seuls les Anglais se sont fait tuer pour quitter leur pays. »

Evelyn Waugh  
(préface d'*Un petit tour  
dans l'Hindoû-Koush*,  
d'Eric Newby)

« There is nothing more remarkable in the history of the world than the awful completeness, the sublime unity of this Cabul tragedy. »

Sir John Kaye  
(*History of the war in Afghanistan*)



*Entrée de l'armée britannique en Afghanistan  
Novembre 1838-juillet 1839*

I

*Rendez-vous à Ferozepore*

La coupole bleue du ciel écrasait Peshâwar. À l'horizon, la barre de l'Hindoû-Koush se dressait comme le toit d'une tente taillée dans le pelage d'un fauve. La chaleur était telle qu'une nouvelle fois Prudence songea au poêle dont on ouvrait la porte avant d'y jeter du charbon quand elle se trouvait à Ballaculish. L'idée de l'Écosse, de la fraîcheur et de l'humidité qui existaient dans son pays provoqua une bouffée de désespoir si forte qu'elle lâcha l'anse de la corbeille qu'elle portait. D'un mouvement du poignet, elle essuya son front avant de reprendre le fardeau. Une gamine haillonneuse serrait l'autre poignée. Toutes deux traversèrent la cour en direction du tronc tordu d'un acacia. On avait planté un piquet à quelque distance de l'arbre et tendu entre les deux une corde faite de chiffons entortillés. La jeune fille laissa à nouveau choir la vannerie et, les mains aux hanches, regarda la ligne effilochée. « C'est laid », pensa-t-elle, mais elle avait de longtemps renoncé à trouver une véritable corde. Il lui semblait que la chaleur la privait d'une grande partie de ses forces, qu'elle les buvait, comme était bue dans ce pays la moindre parcelle d'humidité. La gamine lui passa un drap et Prudence commença de l'étendre. Il sécha avant d'avoir été tout à fait déplié et, au lieu de la fraîcheur du linge mouillé, ses doigts ne touchèrent qu'une étoffe rêche. Sourcils froncés, elle poursuivit son travail.

## *Khyber Pass*

Quand tout le linge fut étendu, la jeune fille revint vers le tronc de l'acacia et entreprit de ramasser les draps. Alors qu'elle se baissait pour reprendre la corbeille, un coup fut frappé à la porte d'entrée. La petite saisit la robe de Prudence.

– N'ouvre pas, c'est un esprit.

L'enfant avait un visage foncé avec des yeux noirs où brillèrent des éclats de cuivre. Un point bleu était dessiné entre ses sourcils, un autre sur le menton. Posé tout à l'arrière du crâne, un chiffon ne cachait qu'à demi une tresse ébouriffée.

– Tu es chrétienne, rappela Prudence.

La petite tira une amulette de sous sa tunique et la serra.

– C'est arrivé à ma cousine. Un esprit a frappé au début de l'après-midi. Elle a été assez bête pour ouvrir. Après, elle s'est mise à courir toute nue dans les rues. On a dû l'enfermer dans la cave. Ma tante en est morte de honte.

Prudence se releva et, prenant le couloir, approcha de la porte d'entrée. Un second coup, plus fort, fit résonner le bois clouté. La jeune fille posa une main sur le battant et la retira aussitôt. Même à l'ombre, le métal était chaud.

– Qui est là ? Que désirez-vous ?

Elle avait utilisé le pashtou. Un homme répondit :

– Puisse votre richesse s'accroître.

– Puissiez-vous ne jamais connaître la maladie.

– Et vous vivre longtemps.

Après quoi, l'homme abrégea des politesses.

– Suis-je dans la maison des Anglais ?

– Vous l'êtes.

– Chez le pasteur ?

Prudence éprouva une vague crainte. Toute prédication était interdite et jamais un indigène n'appela son père ainsi.

– Oui, dit-elle sèchement.

– Je dois le voir.

– Il se repose, on ne peut pas le déranger.

– Êtes-vous son épouse ?

## *Khyber Pass*

- Son épouse est morte. Je suis sa fille.
- Je dois lui remettre quelque chose de précieux.
- Revenez avant la prière du soir.
- J’aurai quitté Peshâwar.

Prudence hésita. Il s’agissait sans doute d’un quémendeur.

- Ce soir.
- Mon chameau est fatigué.

Tendant l’oreille, la jeune fille perçut un renâclement de la bête. Les mendiants ne possèdent pas de monture. Faisant signe à l’enfant de l’aider, elle poussa la barre de bois. Quand la lumière de la ruelle se fut déversée dans l’entrée, elle vit un homme d’un certain âge portant un turban immaculé ; c’était un sikh, dont la barbe grise, longue et crépue, était soigneusement peignée. La qualité de la tunique indiquait que l’homme était riche. Il s’inclina.

- Je m’appelle Khinzi Singh. J’apporte ceci.

Sa main montra un gros tapis roulé, jeté sur le garrot de l’animal. Prudence repoussait déjà la porte.

- Nous n’avons rien acheté.
- Je sais.

S’approchant du colis, l’homme – il était plus souple et plus fort qu’il y paraissait à première vue – le saisit avec difficulté, avant de le faire glisser sur son épaule. Prudence songea à aller réveiller son père et, finalement, s’écarta. Le sikh, fléchissant les genoux sous le poids du fardeau, passa devant elle, pénétra sous le porche et, le cou péniblement étiré, gagna la cour où, se baissant, il se débarrassa du paquet sur le sol. Saisissant aussitôt les deux extrémités du tapis – en fait, une natte bariolée en mauvais état –, il le tendit pour le dérouler avec précaution.

Un homme, ou ce qui pouvait être le cadavre d’un homme, roula sur la terre battue où il demeura immobilisé sur le dos, les bras légèrement écartés du corps. Il était nu et d’une saleté repoussante. Du sang séché avait feutré les cheveux et la barbe et dessinait de longues balafres sur le torse. Prudence et l’enfant

reculèrent. Khinzi Singh tira un morceau de soie de sa poche et en couvrit le sexe de l'homme.

– Il est mort ? demanda Prudence.

– Il vit. Des voyageurs qui sortaient de Djelâlabad l'ont aperçu. Il était jeté en travers d'un chameau qui divaguait et s'est abattu devant eux. Ces gens travaillent pour moi. Quand je suis arrivé, la bête était morte et l'homme vivait. C'est l'un des vôtres.

Si l'on exceptait le visage et les mains, si foncés qu'ils semblaient avoir été passés au brou de noix, la peau du gisant était pâle et semblait déjà celle d'un mort. Prudence inclina la tête.

– C'est peut-être un Pathan. Les Pathan ont la peau claire. Et certains ont les yeux...

Kinzhi Singh regarda Prudence qui, mains sur les hanches, tournait autour du moribond en se mordillant les lèvres.

– Vous n'êtes pas en train d'acheter un collier au bazar, *Kauber*<sup>1</sup>.

Elle sentit le reproche et répliqua vivement :

– Ranjit Singh<sup>2</sup> nous a défendu d'établir une mission.

– Cet homme a prononcé quelques mots quand les voyageurs ont essayé de lui donner à boire. Il leur semble avoir reconnu votre langue.

Il ajouta avec une légère hauteur :

– Son état nécessite des soins.

Prudence redressa la tête.

– Nous n'avons pas de médecin.

– Si vous le permettez, *Kauber*, je vais envoyer le mien. Cet homme a été frappé. Son dos est couvert de plaies.

Prudence ressentit une courte honte en se rappelant le devoir d'assistance que pratiquaient très rigoureusement les sikhs.

---

1. Chez les sikhs, tous les hommes s'appellent *Singh* (lion) et toutes les femmes *Kauber* (princesse).

2. Alors maharadjah du Pendjab.

## *Khyber Pass*

– Mon père et moi vous en serons reconnaissants, Khinzi Singh.

L'homme inclina la tête et, passant devant les deux femmes, regagna la rue où il saisit la bride du chameau. La jeune fille laissa décroître le bruit des sabots avant de refermer la porte. Elle se tourna ensuite vers l'enfant.

– Apporte la cruche et va réveiller le pasteur.

Dès qu'elle eut de l'eau, Prudence se baissa et, soulevant la tête de l'inconnu, tenta de mouiller son visage. L'homme entrouvrit les paupières, ne laissant voir que deux lignes blanches sur la peau brûlée. Il bougea avec difficulté des lèvres fissurées jusqu'au sang.

– Je suis un *pir*<sup>1</sup>, souffla-t-il en pashtou.

Prudence haussa les sourcils. L'homme retomba dans sa léthargie, alors, vite, elle posa la main, puis l'oreille à la place du cœur.

La ville de Peshâwar avait été prise vingt ans auparavant par Ranjit Singh, qui l'avait arrachée au prince de Kaboul et l'avait réunie au royaume du Pendjab. Pour cela, le petit maharadjah borgne avait fait brûler une partie de la cité et tué la moitié de ses habitants. Les arbres centenaires des jardins de Shalimar et ceux des Jardins Moghols n'avaient pas résisté au saccage. À présent, Peshâwar était la perle du royaume sikh, le joyau du Pendjab, la cité qui montait la garde au pied des hauts plateaux de l'Afghanistan, d'où, à la suite d'Alexandre le Grand, étaient venus tous les envahisseurs. Les cyprès, les grenadiers et les somptueux rosiers du Bengale avaient repoussé dans les jardins royaux. La ville connaissait la paix et le Bazar voyait affluer les marchands afghans coiffés de turbans noirs, les Ghilzaï en grands manteaux bleus, les sikhs à la barbe immense et les hindous

---

1. Homme pieux au sens littéral du terme. Le terme désigne des prêcheurs itinérants.

## *Khyber Pass*

couverts d'étoffes bariolées. Les femmes, dont les voiles sombres gonflaient autour d'elles, avançaient le long des murs comme des vaisseaux qui suivent la côte ; seules les vieilles montraient hardiment leur visage sous un front couvert de médailles. Dans cette foule épaisse et mouvante, les moutons noirs à la queue grasse et les petits ânes incessamment bâtonnés trouvaient leur chemin avec une obstination aveugle, tandis que les Pathan, leur fusil à l'épaule, promenaient sur toute cette agitation leur regard de seigneurs.

Le petit maharadjah avait donné un gouverneur à la cité conquise, mais celui-ci était mort dans une bataille quand l'émir de Kaboul, Dôst-Mohammad, avait tenté de lâcher son fils, Akbar Khân, depuis les profondeurs de l'Afghanistan vers la passe de Khyber. L'armée sikh avait renvoyé chez lui ce jeune chiot excité, et Ranjit, qui employait depuis longtemps les compétences étrangères, avait choisi un Italien pour remplacer le gouverneur défunt. Avitabile, fort bandit et déjà âgé, tenait la ville sans se montrer ; seuls quelques pendus à la poterne du fort du Bala Hissar rappelaient régulièrement les nécessités de l'ordre.

En 1838, le pasteur Isidor Gardner et sa fille étaient les seuls Anglais qui vivaient à Peshâwar. Une autre famille britannique, celle de John Lodz, marchand d'armes et de tissus, possédait une vaste maison près des Jardins Moghols. Posée au milieu d'un parc, la demeure, cernée de vérandas, semblait l'œil facetté d'un gros insecte. Maureen Lodz ne s'habituant pas à la chaleur, le ménage, ses nombreux enfants et leur domesticité vivaient sur les terres plus élevées de leur résidence de Mardan. John Lodz venait pour ses affaires à Peshâwar, mais la distance qui séparait un marchand fortuné – qu'Isidor pensait d'origine juive – d'un pauvre pasteur était telle qu'elle ne se trouvait franchie que le temps de prendre cérémonieusement une tasse de thé, et cela, une ou deux fois l'an.

## *Khyber Pass*

La petite maison des Gardner, semblable à celles du quartier – torchis et bois sculpté –, se trouvait au bout du Khyber Bazar près de la porte Kabouli, comme si le missionnaire eût cherché à s'installer à l'extrémité de la ville la plus proche de la voie qui, au-delà du col, menait vers les empires que la foi devait conquérir.

Le médecin revint huit jours de suite frapper à la porte de la maison où l'on avait porté le mourant. C'était un homme jeune avec de longs cils souvent baissés dans un visage grave. Il demanda à Prudence de se retirer pour examiner le malade, puis la rappela d'une voix douce pour la prier de maintenir sur le front, les avant-bras et les cuisses du patient des linges humides et de lui faire boire toutes les heures de l'eau additionnée d'une potion dont il changerait quotidiennement la composition. Toute nourriture solide était interdite.

Les jours suivants, le malade parut somnoler sur le lit bas qu'on avait dressé dans la pièce commune. Il ne répondait pas aux questions que Prudence lui posait à voix lente. Relevant la tête qui retombait inexorablement, la jeune fille lui donnait à boire et essayait les gouttes qui roulaient sur ses lèvres. Le patient, les yeux mi-clos, ne perçut longtemps que le regard de son infirmière, le mouvement des paupières et le battement des cils au-dessus de lui.

Au bout d'une semaine, le médecin, après avoir longuement regardé le visage du rescapé et tâté le pouls des poignets et des chevilles, se redressa.

– Vous pouvez lui donner du riz cuit dont vous ferez une bouillie. Demain, il pourra parler. Le jour suivant ou celui d'après, il se lèvera.

– Et si cela n'arrive pas ? demanda Prudence, qui se tenait si droite que sa longue tresse coupait exactement son dos en deux.

Le médecin la fixa avec des yeux qui semblaient liquides.

– C'est que *Bakhti*<sup>1</sup> l'aura décidé.

Ce jour-là, l'homme mangea une cuillerée de riz. Le lendemain, après en avoir pris deux, il s'accouda sur le lit, aidé de Prudence.

– Je m'appelle Chantecaille, dit-il en anglais, puis il ferma les yeux, comme surpris par le son de sa propre voix.

La jeune fille ayant mal entendu se pencha vers lui. Il ajouta :

– Louis-Sauveur Chantecaille. Je suis français.

Le pasteur, qui selon son habitude se tenait en arrière et regardait la scène avec des yeux tristes, leva les mains.

– Seigneur, Tu ne nous gardes d'aucune épreuve !

Dès que le rescapé eut parlé, Isidor Gardner mit sa redingote, prit son haut-de-forme et un lorgnon qui le gênait beaucoup mais qui, coincé dans son orbite, donnait assez de respectabilité à un visage rouge, après quoi il se rendit au Bala Hissar où, d'une façon cérémonieuse, il informa le gouverneur de la présence d'un nouveau venu dans sa maison et des circonstances de l'arrivée de celui-ci. Avitable – sorte de grand héron sale – laissa le pasteur s'expliquer un moment avant de couper :

– Khinzi Singh a conduit cet homme chez vous sur mon ordre.

Isidor Gardner fut piqué. Cela se manifesta par une rougeur plus vive et une certaine agitation du pasteur qui se mit à chasser d'imaginaires poussières sur ses manches.

– C'est donc à vous, Excellence, que nous devons cette arrivée façon Cléopâtre. Je veux dire... le tapis.

Avitable avait la culture d'un soudard et n'aimait pas qu'on le lui rappelât. L'un de ses talons sonna sur le marbre.

– Occupez-vous de lui et ne vous mêlez de rien d'autre. C'est un Anglais.

Le pasteur, pliant un bout de barbiche, baissa la tête pour dissimuler son contentement.

---

1. Dieu.

*Khyber Pass*

– Non, Excellence.

Soignant toujours son vêtement, quoique plus lentement, Gardner prit son temps. Un éclat plus vif dans les yeux d'Avitabile l'arrêta. Précipitamment, le pasteur lâcha :

– Il est français.

Avitabile se laissa tomber sur un siège, son front gris brusquement froncé en plis épais. Fort peu soucieux d'enrouler chaque jour le turban sikh, il avait fait monter celui-ci sur une calotte et le portait comme un chapeau, lequel était posé de travers, aussi Isidor Gardner devait-il résister à la tentation de le remettre en place. Enfin l'Italien parla :

– L'Afghanistan est sillonné par des espions anglais et russes. Tous déguisés, tous ridicules. Mais un Français ! Qu'est-ce qu'il vient faire ici ?

Gardner écarta les bras.

– Il dit qu'il est un *pir*.

La surprise fit lever les sourcils d'Avitabile avant que ne fuse un gros rire.

– *Pir* ! Il faut toujours que les Français exagèrent !

Puis, avec un haussement d'épaules :

– Quel âge ?

– Entre vingt-cinq et trente ans, d'après le médecin. Il paraît un peu plus, précisa le pasteur, dont les mains tremblaient.

Un nouveau rire fit tousser le gouverneur.

– Un homme jeune, pieux et français ! J'ai hâte de le voir. Dès qu'il sera sur pied, vous me l'amenez.

Il ajouta, le nez levé, la voix dure :

– D'ici là, il ne bouge pas de chez vous, monsieur le pasteur.

Et puis, aimable à l'extrême :

– Et votre fille ? Souffre-t-elle toujours de la chaleur ?

Une courbette inclina la tête de Gardner.

– Toujours, Excellence.

– Hélas ! Il faut dire que cette saison est particulièrement éprouvante.

## *Khyber Pass*

Les amabilités finies, Avitable tapa dans ses mains. Des serveurs qui parurent jaillir des murs apportèrent un narguilé avec deux pipes et des plateaux chargés d'alcools. Devant les flacons et les bouteilles, les yeux d'Isidor Gardner brillèrent plus que s'ils avaient vu de l'or.

Louis-Sauveur se remit lentement. Les blessures du dos, de larges coups de fouet, s'étaient infectées et le médecin dut revenir. Le convalescent dormait beaucoup. Éveillé, il passait son temps dans la cour, assis sous un auvent couvert de mûriers, faisant des croquis sur des feuilles que le pasteur lui donnait avec parcimonie. En dépit des efforts de Prudence pour lui faire conter son histoire, le rescapé parlait peu. Il s'était seulement inquiété du tapis dans lequel on l'avait roulé et de carnets accumulés dans une besace qui ne le quittait pas. Prudence, après avoir lavé le sang qui tachait la natte, la lui avait apportée. Quand on lui eut dit que, pour le reste, il était arrivé aussi nu que sa mère l'avait fait, des larmes de dépit lui étaient montées aux yeux.

Au fur et à mesure que sa convalescence avançait, Louis-Sauveur écrivait beaucoup et dessinait tout autant, dans le but, disait-il, de reproduire ce qu'il avait tracé sur ses carnets. Isidor Gardner, craignant toute révélation qui l'eût mis en délicatesse avec le gouverneur, n'adressait pour ainsi dire pas la parole au nouveau venu. Prudence lui apportait plusieurs fois le jour une gelée faite avec des graines de grenade et du millet. La tête inclinée sur l'épaule, la jeune fille le regardait manger. Quand il écrivait, elle s'asseyait à quelque distance de lui, fixant en silence les lignes qu'il traçait dans une langue étrangère. Comme ils ne pouvaient se procurer des fusains pour ses croquis, elle laissa de petits bâtons d'acacia se carboniser lentement dans le four. Elle observait longtemps chaque dessin, clignant des yeux, avant de demander :

– Qu'est-ce que c'est ?

## *Khyber Pass*

– Un village où j’ai dormi près de Meched.

Il tournait la feuille vers elle afin qu’elle découvrit une haie d’épineux qui entourait quelques maisons, la nudité craquelée du torchis. Deux enfants vêtus de chiffons – une fille et un petit garçon, un doigt dans la bouche – semblaient observer l’arrivant.

Bientôt, ce fut Louis-Sauveur qui, tout en travaillant, questionna la jeune fille. D’après ce qu’il avait pu observer, le pasteur ne se livrait à aucune activité missionnaire, pas de temple, de catéchisme ni de catéchisés, juste des prières récitées en commun deux fois le jour, alors, que faisaient-ils tous deux à Peshâwar ? Prudence expliqua petit à petit, comme si confier l’ensemble de l’histoire eût été aussi pénible qu’il l’avait été de la vivre, que quand son père avait pénétré au Pendjab, dix ans auparavant, il avait été convoqué par Ranjit Singh, qui l’avait retenu deux semaines dans son palais de Lahore. De l’avis du pasteur, le petit maharadjah était l’homme le plus assoiffé de connaissances qu’il eût jamais rencontré. Inlassablement, Ranjit avait interrogé le nouveau venu sur le roi d’Angleterre et la façon dont celui-ci gouvernait son royaume, puis sur Napoléon sur lequel il savait beaucoup plus de choses que le pasteur. Ensuite, il s’était fait expliquer tout ce qui concernait les richesses du pays et la façon dont on extrayait le charbon et le fer. Les questions les plus nombreuses concernaient la religion et les différences qui pouvaient exister entre Luther, Calvin et John Knox. Ranjit avait demandé si les Anglais s’étaient révoltés quand le roi Henri VIII avait changé la religion pour pouvoir se marier à sa guise et s’était fait raconter plusieurs passages de l’Ancien Testament, notamment le livre de Job. Quand le petit maharadjah eut, non pas satisfait sa curiosité, celle-ci était inépuisable, mais quand il eut jugé qu’il était temps pour lui de retourner à d’autres occupations, il avait dit à Isidor Gardner qu’il serait fort honoré si un homme aussi savant que lui consentait à demeurer au Pendjab, à condition de ne convertir que les gens de sa maison. Il avait ajouté qu’il aimerait charger le

## *Khyber Pass*

pasteur de traduire la Bible en pashtou<sup>1</sup>. Le traducteur recevait un sac de roupies pour chaque chapitre. Isidor Gardner jugea que ce travail de fond valait bien, sur le plan missionnaire, la conversion toujours hasardeuse de quelques brebis. Il s'était installé à Peshâwar parce qu'il avait eu une affaire de jeu désagréable avec un officier anglais et que cette ville était la plus éloignée des installations de la Compagnie<sup>2</sup>. Chaque matin, dès son réveil, Gardner se consacrait à la traduction demandée. Après avoir déjeuné, il buvait jusqu'à ce que le sommeil l'assomme. Chaque mois, le pasteur Gardner allait remettre à Avitabile les feuillets traduits et recevait son salaire. Le gouverneur de Peshâwar lui faisait porter les alcools interdits par des moyens plus discrets.

Une chose tirant l'autre, Louis-Sauveur parvint à connaître quelques traits de l'histoire de Prudence. Il avait remarqué qu'elle parlait davantage quand il se trouvait occupé à dessiner. Il faisait donc traîner les choses, remplissant la feuille à petits traits appliqués. La reproduction d'un combat de perdrix qui lui demanda beaucoup de temps pour esquisser, d'ailleurs admirablement, les cages d'osier qui servaient à transporter les volatiles, lui valut d'apprendre que la jeune fille n'avait rejoint son père que depuis deux ans. Autrefois, la famille Gardner vivait en Écosse. Isidor présidait le culte du temple de Ballaculish, petit port enfoncé dans les terres au pied des Highlands. Prudence était l'aînée de trois filles, mais Charity et Grâce, jumelles dans la mort comme elles l'avaient été dans la vie, avaient succombé à une épidémie de variole. C'est après ce drame que les mauvaises habitudes d'Isidor Gardner avaient pris de grandes proportions et qu'on l'avait vu plus souvent dans les tavernes du quai que dans le temple. Un jour, Gardner avait déclaré que

---

1. La langue des Pathan.

2. L'East India Company ne contrôlait alors qu'une partie de l'Inde et pas encore le Pendjab.

## *Khyber Pass*

la perte de ses enfants était un châtement, parce qu'il avait résisté à l'appel du Seigneur qui le voulait aux Indes.

Prudence précisa, le menton appuyé sur la main :

– Il savait que ma mère ne quitterait pas l'Écosse. Il la fuyait car elle faisait tout pour l'empêcher de boire.

Il fallut, une autre fois, le portrait d'un jeune chamelier aux yeux clairs pour que la jeune fille poursuivît son récit. La mère de Prudence, Catriona, appartenait à l'un des clans les plus respectés des Highlands, et les deux femmes, installées chez le grand-père de Prudence, n'avaient pas été malheureuses.

– Nous étions comme des reines, murmura la jeune fille.

Louis-Sauveur la vit s'animer, lisser ses cheveux. Elle parla d'un manoir de granit, de leçons de piano et de littérature, de soirées à l'opéra de Glasgow et de chasses où elle suivait son grand-père. Cela avait duré jusqu'à la mort de Catriona. Le remords d'avoir abandonné son mari à son vice avait torturé celle-ci à ses derniers moments. Elle avait fait jurer à sa fille d'aller rejoindre le pasteur et de s'occuper de lui.

– Un tel serment, c'est zéro, dit Louis-Sauveur, effaçant du coude un trait charbonneux.

La jeune fille se tourna vers le garçon, le fixant avec des yeux qu'elle avait très noirs dans un visage assez pâle.

– Monsieur Chantecaille, vous croyez en Dieu ?

– Oui... enfin... je pense, dit-il, surpris.

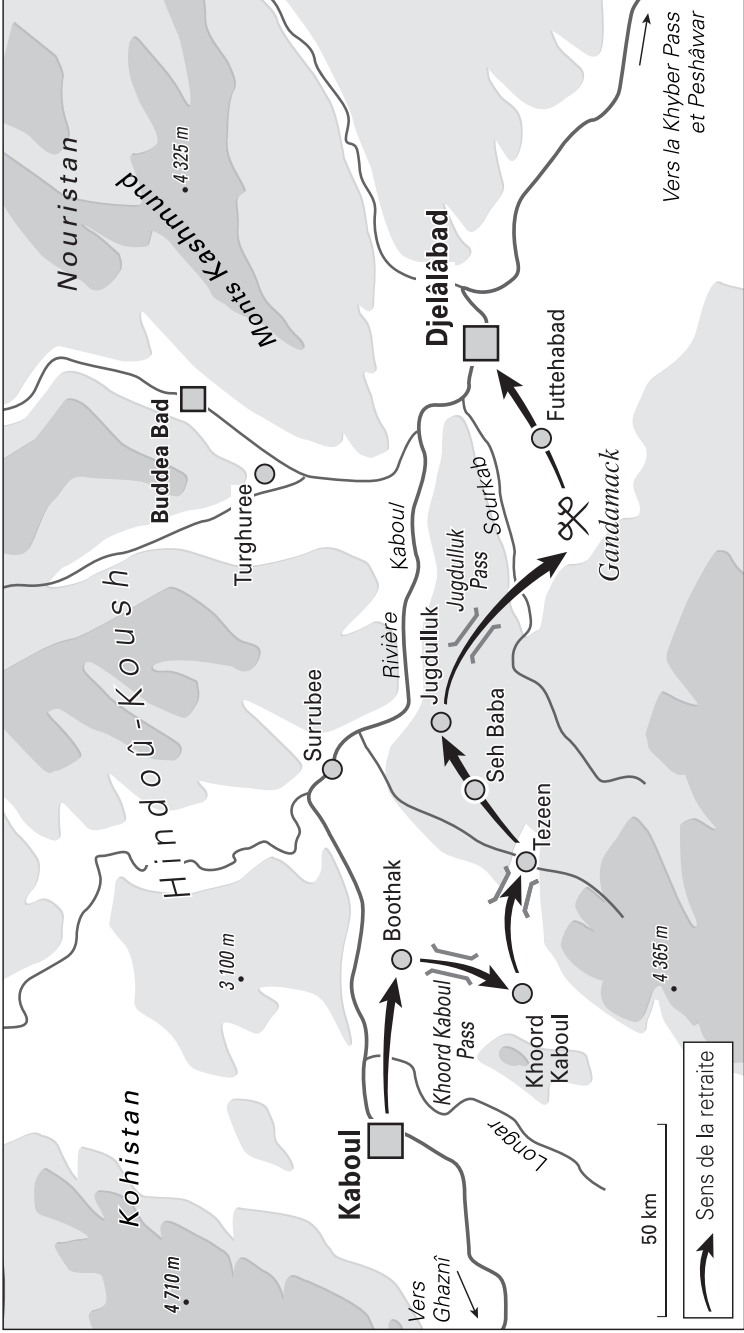
– Bon, alors, vous savez ce que cela veut dire, jurer ?

Là-dessus, elle se leva et marcha vers le four de briques installé en plein air de l'autre côté de la cour. Elle y préparait tous les jours des galettes qu'elle servait avec des légumes et des pois chiches. Après avoir fait quelques pas, elle se retourna.

– Mon grand-père m'a offert de partir à ma place. Il n'aimait pas son gendre, mais il m'a proposé de se charger de ma promesse.

Elle passa ses paumes sur ses cheveux et rangea une mèche derrière son oreille.

– Il avait soixante-quinze ans.



*Retraite de l'armée de Kaboul, janvier 1842*

DU MÊME AUTEUR

*Aux Éditions Albin Michel*

LE LIEUTENANT DE LA FRÉGATE LÉGÈRE, couronné par l'Académie de marine, Prix de littérature 2006 Lions Club International, 2005.

*Chez d'autres éditeurs*

LE RITZ À CINQ HEURES, roman, Olivier Orban, prix de l'Académie de Bretagne, 1982.

LA LETTRE À ALEXANDRINE, mémoires apocryphes de Charlotte Corday, Olivier Orban, couronné par l'Académie française, prix de la ville de Caen, 1985.

REGULUS 93 OU LA VÉRITABLE HISTOIRE DU CITOYEN HAUDAUDINE, théâtre, P. Gauthier, 1988.

LA BARBACANE, roman, Olivier Orban, 1989.

LA DERNIÈRE FAVORITE, biographie de la comtesse du Cayla, Perrin, prix de biographie de l'Académie française, 1993.

LE PORT DE NANTES A 3 000 ANS, Alphacom, 1995, rééd. 2006.

AIMÉE DU ROI, mémoires apocryphes de Madame de Montespan, Plon, 2001.